UN SAMEDI DE RÉVOLTE ALGÉRIENNE À PARIS

Récit d'une journée parisienne aux couleurs de l'Algérie

Marseille, Grenoble, Nice, Toulouse, Bordeaux… et bien sûr Paris, ont toutes connu, hier, des rassemblements de nombreux Algériens venus faire entendre une même colère, les mêmes revendications, les mêmes exigences que celles exprimées par la Coordination nationale pour le changement et la démocratie (CNDC) à Alger.

De notre bureau de Paris, Khadidja Baba-Ahmed

A Paris, deux rassemblements, le premier à 11h, tenu par la Coordination nationale pour le changement et la démocratie, Coordination-France, et le second, à 14h, à l'appel du collectif d'Algériens de soutien à la lutte en Algérie pour le changement et la démocratie. Les deux ont décidé d'un lieu unique, la place de la République -la bien nommée en cette circonstance où la nôtre de république n'en a plus que le nom - pour se faire entendre, et tous deux aussi ont convenu de s'en tenir, dans cette phase de lutte, aux seuls mots d'ordre d'Alger.

Naturellement, ils ne font pas tous le même rêve pour le futur de l'Algérie ; ils ne font pas, non plus, la même analyse du pouvoir actuel, mais tous ont les mêmes exigences immédiates et urgentes : la fin du système en place, l'instauration de la démocratie, l'ouverture des champs politique et médiatique, le travail et la justice sociale : un minimum non négligeable, même s'il ne doit pas faire oublier que le plus gros reste à faire pour que l'opposition au système, actuellement en marche, puisse solidement se mettre, définitivement pour réussir le plus dur, la fin du système en place depuis notre indépendance.

11h, place de la République à Paris, la place s'anime, les installations audio fonctionnent et les bouches de métro, nombreuses dans cette place, commencent à déverser un nombre impressionnant de citoyens algériens, qui en groupe, qui seuls ou en famille, bébés dans leur poussette compris.

A cette première manifestation, des jeunes mais aussi beaucoup de vieux compatriotes, les «chibanis» de Paris, entonnant, en même temps que les hauts-parleurs, les champs patriotiques. Plus loin, une ronde de jeunes étudiants, pour la plupart : «Pouvoir assassin — Oulech Smah Oulach ; Boutef t'es fichu — l'Algérie est dans la rue» ; ou encore : «Ne jugez pas les assassins, jugez les corrupteurs dans le pouvoir, jugez les assassins».

Les mots d'ordre fusent de partout, les drapeaux de l'Algérie flottent haut dans le ciel tandis que la foule ne cessait de grossir.

Youcef Merrouche, coordonnateur pour ce rassemblement, ne manifeste aucun débordement, tout semble être réglé comme sur du papier à musique. Tout au long de cette première démonstration de la mobilisation, Selima Boukir, ancienne responsable de la SNAPAP de Béjaïa, rappellera, dans une intervention à caractère très unitaire, ce qui unit les deux rassemblements, à savoir leur rejet de la hogra, de l'injustice et du régime dans sa totalité. Souad Baba-Aïssa, du Parti pour la liberté et la démocratie (PLD), après avoir développé sur la volonté populaire qui ne peut être éternellement étouffée insiste sur la nature du combat à mener : «engager l'Algérie dans une véritable transition démocratique par la mise en place d'institutions nécessaires à l'établissement de l'Etat de droit». De même, ce parti a appelé «toutes les forces progressistes et laïques à s'unir pour constituer ce pouvoir de combat républicain et soumettre au débat national une nouvelle Constitution». Ce cri ne diffère pas de tous ceux qu'on a entendu hier sur la place parisienne. Pendant toute la durée du rassemblement, les organisateurs venaient, tour à tour, annoncer les nouvelles d'Alger qui marchait au même moment.

Photos : DR

Arrestations, blessures, victoire des marcheurs sur un premier barrage, les nouvelles, parfois fortement applaudies, lorsqu'on parlait de barrage forcé par les manifestants, ont été suivies d'autres portant sur les arrestations de Aouicha Bekhti du PLD, des enfants de Saïd Sadi, libérés plus tard ou de l'agression qu'a subie Ali Yahia Abdenour ainsi que d'une trentaine d'autres personnes interpellées. Là, des cris en chœur de «pouvoir assassin», «les algériens à Alger sont en train de résister, et nous résisterons avec eux, nous sommes des Algériens», et la colère s'étend et les mots d'ordre se font plus incisifs et clamés plus haut et plus fort.

Lorsque vers la fin du rassemblement, un participant, arborant le sigle FFS, intervient pour signaler qu'il se joint à la coordination, même si son parti n'y était pas, quoi de plus réjouissant que d'entendre, au nom des organisateurs de ce rassemblement, en l'occurrence Youcef Merrouche, répondre : «Nous sommes tous des Algériens, quel que soit notre rattachement politique. Cette marche est une marche unitaire et ses mots d'ordre sont fédérateurs, car nous luttons tous contre un régime fondé sur une spoliation des libertés».

Et pour montrer que, l'un comme l'autre, les deux rassemblements poursuivent le même objectif, les organisateurs du premier ont informé les participants, qu'à 2h, un autre rassemblement «ayant les mêmes objectifs» est organisé sur les mêmes lieux. Lorsque nous avons quitté la place, beaucoup de monde affluait encore pour cette deuxième mobilisation.

K. B.-A.

CAROLINE FOUREST :

«Je suis optimiste pour l'Algérie»

Cette interview de Caroline Fourest, journaliste, essayiste engagée dans le combat pour la laïcité et toujours très proche des combats des femmes et notamment des femmes algériennes, a été réalisée en même temps par* Le Soir d'Algérie *et El Watan.

***Le Soir d'Algérie* : On a appris ce matin que pour le deuxième rassemblement de cet après-midi, des militants de Riposte laïque ont voulu se joindre aux organisateurs. Est-ce que cela vous étonne, vous qui avez été la cible de ce mouvement raciste, qui sous l'intitulé laïc cherche à vider la France de tout ce qui est arabe et musulman qu'il présente comme forcément terroriste ?**

Caroline Fourest : Il y aura plusieurs gens différents et divers, cet après-midi. Mais il y a des moments de l'Histoire qu'il ne faut pas rater et il ne faut pas perdre du temps sur ces querelles franco-françaises. Je pense que ce n'est pas le moment de poser ces questions, même si celles-ci portent sur le degré de divergence sur les questions de l'islamisation et de l'intégrisme. Aujourd'hui, ce type de questions n'est pas ma préoccupation immédiate.

Etes-vous optimiste quant au devenir du mouvement populaire en Algérie pour la transition démocratique ?

Il faut l'être, comme tous les Algériens le savent. La gabegie a laissé des traces et l'opposition porte malheureusement ces traces, et il y a beaucoup de divisions qui sont des divisions nobles et qui ne sont pas dues à des mesquineries. Le pouvoir est décidé à fermer toutes les artères et à mettre tous les policiers qu'il faut pour empêcher le début du rassemblement à Alger. Je suis optimiste parce que je crois que nous sommes dans un mouvement de fond qui finira de toutes façons par emporter Bouteflika. Je pense que les Algériens vont devoir avoir beaucoup de courage.

Ça va être plus long qu'ailleurs, vous pensez ?

Tout dépendra de la force de mobilisation d'aujourd'hui. Si aujourd'hui en Algérie, il n'y a pas de mobilisation de grande ampleur, je serai inquiète.

Dans la mesure où tout est bouclé et qu'il n'y a pas beaucoup de monde selon nos dernières informations, pensez-vous que cela évoluera ?

Même s'il y a des milliers, cela évidemment ne pourra avoir l'ampleur de la place Ettahrir. Je pense que les policiers sont déjà très nerveux et s'ils dérapent comme ils commencent à le faire, ce ne sera plus une question de nombre, ce sera peut-être quelque chose qui peut révolter et amener d'autres Algériens encore dans la rue.

Quelles similitudes et quelles différences entre les mouvements en Tunisie et en Égypte et celui d'Alger ?

Ce qui est commun, c'est ce cercle infernal entre un régime totalitaire qui utilise la menace islamiste pour se maintenir. Ce qui est différent, c'est qu'en Algérie, cette menace a été expérimentée de beaucoup plus près et que du coup, j'imagine, que descendre dans la rue, de nouveau, tous ensemble entre Algériens, c'est plus dur que pour les Tunisiens et les Égyptiens et puis il y a encore le sentiment plus vif de ce qu'a été le chaos en Algérie. Cela est très récent et on a beaucoup moins envie de prendre le risque de la déstabilisation. Par contre, on a pu le faire en Égypte et en Tunisie où l'autoritarisme a été stabilisé depuis très longtemps et les islamistes n'ont jamais été aussi proches qu'en Algérie pour prendre le pouvoir.

En Algérie, l'année dernière, il y a eu plus de 9 000 émeutes et en fait, c'est tous les jours que les jeunes s'immolent, manifestent et sont aussi connectés à Facebook et aux réseaux sociaux.

La frustration et l'exaspération sont aussi fortes qu'elles le sont en Égypte et en Tunisie et ce que j'espère c'est qu'à l'intérieur même de l'armée, parce que dans tous ces pays c'est une équation-clé, ce désespoir sera entendu.

Propos recueillis par K. B.-A. et Nadjia Bouzeghrane d'*El Watan*